

## **Livre X**

L'homme et la couleuvre	Livre X - Fable 1	<i>page 2</i>
La tortue et les deux canards	Livre X - Fable 2	<i>page 3</i>
Les poissons et le cormoran	Livre X - Fable 3	<i>page 4</i>
L'enfouisseur et son compère	Livre X - Fable 4	<i>page 5</i>
Le loup et les bergers	Livre X - Fable 5	<i>page 6</i>
L'araignée et l'hirondelle	Livre X - Fable 6	<i>page 7</i>
La perdrix et les coqs	Livre X - Fable 7	<i>page 8</i>
Le chien à qui on a coupé les oreilles	Livre X - Fable 8	<i>page 9</i>
Le berger et le roi	Livre X - Fable 9	<i>page 10</i>
Les poissons et le berger qui joue de la flûte	Livre X - Fable 10	<i>page 11</i>
Les deux perroquets le roi et son fils	Livre X - Fable 11	<i>page 12</i>
La lionne et l'ourse	Livre X - Fable 12	<i>page 13</i>
Les deux aventuriers et le talisman	Livre X - Fable 13	<i>page 14</i>
Les discours à Monsieur le duc de La Rochefoucauld	Livre X - Fable 14	<i>page 15</i>
Le marchand, le gentilhomme, le pâtre et le fils du roi	Livre X - Fable 15	<i>page 16</i>

Un homme vit une couleuvre :  
 « Ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre  
 Agréable à tout l'univers ! »  
 À ces mots, l'animal pervers  
 (C'est le serpent que je veux dire,  
 Et non l'homme : on pourrait aisément s'y tromper),  
 À ces mots, le serpent, se laissant attraper,  
 Est pris, mis en un sac ; et ce qui fut le pire,  
 On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.  
 Afin de le payer toutefois de raison,  
 L'autre lui fit cette harangue :  
 « Symbole des ingrats ! être bon aux méchants,  
 C'est être sot, meurs donc : ta colère et tes dents  
 Ne me nuiront jamais. » Le serpent, en sa langue,  
 Reprit du mieux qu'il put : « S'il fallait condamner  
 Tous les ingrats qui sont au monde,  
 À qui pourrait-on pardonner ?  
 Toi-même tu te fais ton procès. Je me fonde  
 Sur tes propres leçons ; jette les yeux sur toi.  
 Mes jours sont en tes mains, tranche-les ; ta justice,  
 C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :  
 Selon ces lois, condamne-moi ;  
 Mais trouve bon qu'avec franchise  
 En mourant au moins je te dise  
 Que le symbole des ingrats,  
 Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. » Ces paroles  
 Firent arrêter l'autre ; il recula d'un pas.  
 Enfin il repartit : « Tes raisons sont frivoles.  
 Je pourrais décider, car ce droit m'appartient ;  
 Mais rapportons-nous-en. – Soit fait, » dit le reptile.  
 Une vache était là : on l'appelle ; elle vient :  
 Le cas est proposé. C'était chose facile :  
 « Fallait-il, pour cela, dit-elle, m'appeler ?  
 La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler ?  
 Je nourris celui-ci depuis longues années ;  
 Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées :  
 Tout n'est que pour lui seul : mon lait et mes enfants  
 Le font à la maison revenir les mains pleines :  
 Même j'ai rétabli sa santé, que les ans  
 Avaient altérée ; et mes peines  
 Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.  
 Enfin me voilà vieille, il me laisse en un coin  
 Sans herbe : s'il voulait encor me laisser paître !  
 Mais je suis attachée : et si j'eusse eu pour maître  
 Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin  
 L'ingratitude ? Adieu, j'ai dit ce que je pense. »

L'homme, tout étonné d'une telle sentence,  
 Dit au serpent : « Faut-il croire ce qu'elle dit ?  
 C'est une radoteuse ; elle a perdu l'esprit.  
 Croyons ce bœuf. – Croyons, » dit la rampante.  
 Ainsi dit, ainsi fait. Le boeuf vient à pas lents.  
 Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,  
 Il dit que du labeur des ans  
 Pour nous seuls il portait les soins les plus pesants,  
 Parcourant sans cesse ce long cercle de peines  
 Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines  
 Ce que Cères nous donne, et vend aux animaux ;  
 Que cette suite de travaux  
 Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,  
 Force coups, peu de gré ; puis, quand il était vieux,  
 On croyait l'honorer chaque fois que les hommes  
 Achetaient de son sang l'indulgence des dieux.  
 Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : « Faisons taire  
 Cet ennuyeux déclamateur ;  
 Il cherche de grands mots et vient ici se faire,  
 Au lieu d'arbitre, accusateur.  
 Je le récuse aussi. » L'arbre étant pris pour juge,  
 Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge  
 Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents ;  
 Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs ;  
 L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire :  
 Il courbait sous les fruits. Cependant pour salaire  
 Un rustre l'abattait : c'était là son loyer,  
 Quoique, pendant tout l'an libéral il nous donne,  
 Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,  
 L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer.  
 Que ne l'émondait-on, sans prendre la cognée ?  
 De son tempérament, il eût encor vécu.  
 L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,  
 Voulut à toute force avoir cause gagnée.  
 « Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là ! »  
 Du sac et du serpent aussitôt il donna  
 Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands :  
 La raison les offense, ils se mettent en tête  
 Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens  
 Et serpents.  
 Si quelqu'un desserre les dents,  
 C'est un sot. – J'en conviens : mais que faut-il faire ?  
 – Parler de loin ou bien se taire.

Une Tortue était, à la tête légère,  
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays,  
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère :  
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.  
Deux Canards à qui la commère  
Communica ce beau dessein,  
Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire :  
Voyez-vous ce large chemin ?  
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique,  
Vous verrez mainte République,  
Maint Royaume, maint peuple, et vous profiterez  
Des différentes moeurs que vous remarquerez.  
Ulysse en fit autant. On ne s'attendait guère  
De voir Ulysse en cette affaire.  
La Tortue écouta la proposition.  
Marché fait, les oiseaux forgent une machine  
Pour transporter la pèlerine.  
Dans la gueule en travers on lui passe un bâton.  
Serrez bien, dirent-ils ; gardez de lâcher prise.  
Puis chaque Canard prend ce bâton par un bout.  
La Tortue enlevée on s'étonne partout  
De voir aller en cette guise  
L'animal lent et sa maison,  
Justement au milieu de l'un et l'autre Oison.  
Miracle, criait-on. Venez voir dans les nues  
Passer la Reine des Tortues.  
– La Reine. Vraiment oui. Je la suis en effet ;  
Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait  
De passer son chemin sans dire aucune chose ;  
Car lâchant le bâton en desserrant les dents,  
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.  
Son indiscretion de sa perte fut cause.  
Imprudence, babil, et sotte vanité,  
Et vaine curiosité,  
Ont ensemble étroit parentage.  
Ce sont enfants tous d'un lignage.

# Les poissons et le cormoran

Jean de La Fontaine

Il n'était point d'étang dans tout le voisinage  
Qu'un cormoran n'eût mis à contribution.  
Viviers et réservoirs lui payaient pension.  
Sa cuisine allait bien : mais, lorsque le long âge  
Eut glacé le pauvre animal,  
La même cuisine alla mal.  
Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.  
Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,  
N'ayant ni filets ni réseaux,  
Souffrait une disette extrême.  
Que fit-il ? Le besoin, docteur en stratagème,  
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang  
Cormoran vit une écrevisse.  
Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant  
Porter un avis important  
À ce peuple. Il faut qu'il périsse :  
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.  
L'écrevisse en hâte s'en va  
Conter le cas : grande est l'émute.  
On court, on s'assemble, on députe  
À l'Oiseau : Seigneur Cormoran,  
D'où vous vient cet avis ? Quel est votre garant ?  
Êtes-vous sûr de cette affaire ?  
N'y savez-vous remède ? Et qu'est-il bon de faire ?  
– Changer de lieu, dit-il. – Comment le ferons-nous ?  
– N'en soyez point en soin : je vous porterai tous,  
L'un après l'autre, en ma retraite.  
Nul que Dieu seul et moi n'en connaît les chemins :  
Il n'est demeure plus secrète.  
Un Vivier que nature y creusa de ses mains,  
Inconnu des traîtres humains,  
Sauvera votre république.  
On le crut. Le peuple aquatique  
L'un après l'autre fut porté  
Sous ce rocher peu fréquenté.  
Là Cormoran le bon apôtre,  
Les ayant mis en un endroit  
Transparent, peu creux, fort étroit,  
Vous les prenait sans peine, un jour l'un, un jour l'autre.  
Il leur apprit à leurs dépens  
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance  
En ceux qui sont mangeurs de gens.  
Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance  
En aurait aussi bien croqué sa bonne part ;

Qu'importe qui vous mange ? homme ou loup ; toute panse  
Me paraît une à cet égard ;  
Un jour plus tôt, un jour plus tard,  
Ce n'est pas grande différence.

# L'enfouisseur et son compère

Jean de La Fontaine

**FABLE**

Un Pinsemaille avait tant amassé  
Qu'il ne savait où loger sa finance.  
L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance,  
Le rendait fort embarrassé  
Dans le choix d'un dépositaire ;  
Car il en voulait un, et voici sa raison :  
L'objet tente ; il faudra que ce monceau s'altère,  
Si je le laisse à la maison ;  
Moi-même de mon bien je serai le larron.  
Le larron, Quoi jouir, c'est se voler soi-même !  
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême ;  
Apprends de moi cette leçon :  
Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire.  
Sans cela c'est un mal. Veux-tu le réserver  
Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire ?  
La peine d'acquérir, le soin de conserver,  
Ôtent le prix à l'or, qu'on croit si nécessaire.  
Pour se décharger d'un tel soin,  
Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin ;  
Il aimait mieux la terre, et prenant son compère,  
Celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor.  
Au bout de quelque temps, l'homme va voir son or :  
Il ne retrouva que le gîte.  
Soupçonnant à bon droit le compère, il va vite  
Lui dire : Apprêtez-vous ; car il me reste encor  
Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse.  
Le compère aussitôt va remettre en sa place  
L'argent volé, prétendant bien  
Tout reprendre à la fois sans qu'il y manquât rien.  
Mais, pour ce coup, l'autre fut sage :  
Il retint tout chez lui, résolu de jouir,  
Plus n'entasser, plus n'enfouir ;  
Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage,  
Pensa tomber de sa hauteur.  
Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur.

# Le loup et les bergers

Jean de La Fontaine

Un loup rempli d'humanité  
(S'il en est de tels dans le monde)  
Fit un jour sur sa cruauté,  
Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,  
Une réflexion profonde.  
« Je suis haï, dit-il ; et de qui ? d'un chacun.  
Le loup est l'ennemi commun :  
Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte ;  
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris :  
C'est par là que de loups l'Angleterre est déserte :  
On y mit notre tête à prix.  
Il n'est hobereau qui ne fasse  
Contre nous tels bans publier ;  
Il n'est marmot osant crier  
Que du loup aussitôt sa mère ne menace.  
Le tout pour un âne rogneux,  
Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux,  
Dont j'aurai passé mon envie.  
Eh bien ! ne mangeons plus de chose ayant eu vie :  
Paissons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.  
Est-ce une chose si cruelle ?  
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle ? »  
Disant ces mots, il vit des bergers, pour leur rô,   
Mangeants un agneau cuit en broche.  
« Oh ! oh ! dit-il, je me reproche  
Le sang de cette gent : voilà ses gardiens  
S'en repaissant eux et leurs chiens ;  
Et moi, loup, j'en ferai scrupule ?  
Non, par tous les dieux ! non, je serais ridicule :  
Thibault l'agnelet passera,  
Sans qu'à la broche je le mette ;  
Et non seulement lui, mais la mère qu'il tette,  
Et le père qui l'engendrera. »  
Ce loup avait raison. Est-il dit qu'on nous voie  
Faire festin de toute proie,  
Manger les animaux ; et nous les réduirons  
Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons ?  
Ils n'auront ni croc ni marmite ?  
Bergers, bergers ! le loup n'a tort  
Que quand il n'est pas le plus fort :  
Voulez-vous qu'il vive en ermite ?

# L'araignée et l'hirondelle

Jean de La Fontaine

**FABLE**

« Ô Jupiter, qui sus de ton cerveau,  
Par un secret d'accouchement nouveau,  
Tirer Pallas, jadis mon ennemie,  
Entends ma plainte une fois en ta vie !  
Progné me vient enlever les morceaux ;  
Caracolant, frisant l'air et les eaux,  
Elle me prend mes mouches à ma porte :  
Miennes je puis les dire; et mon réseau  
En serait plein sans ce maudit oiseau :  
Je l'ai tissu de matière assez forte. »  
Ainsi, d'un discours insolent,  
Se plaignait l'araignée autrefois tapissière,  
Et qui, lors étant filandière,  
Prétendait enlacer tout insecte volant.  
La sœur de Philomèle, attentive à sa proie,  
Malgré le bestion happait mouches dans l'air,  
Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie,  
Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,  
D'un ton demi-formé, bégayante couvée,  
Demandaient par des cris encor mal entendus.  
La pauvre aragne n'ayant plus  
Que la tête et les pieds, artisans superflus,  
Se vit elle-même enlevée :  
L'hirondelle, en passant, emporta toile, et tout,  
Et l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde :  
L'adroit, le vigilant, et le fort sont assis  
À la première ; et les petits  
Mangent leur reste à la seconde.

# La perdrix et les coqs

Jean de La Fontaine

Parmi de certains coqs incivils, peu galants,  
Toujours en noise, et turbulents,  
Une perdrix était nourrie.  
Son sexe et l'hospitalité,  
De la part de ces coqs, peuple à l'amour porté,  
Lui faisaient espérer beaucoup d'honnêteté :  
Ils feraient les honneurs de la ménagerie.  
Ce peuple cependant, fort souvent en furie,  
Pour la dame étrangère ayant peu de respect,  
Lui donnait fort souvent d'horribles coups de bec.  
D'abord elle en fut affligée ;  
Mais, sitôt qu'elle eût vu cette troupe enragée  
S'entrebattre elle même et se percer les flancs ;  
Elle se consola. « Ce sont leurs mœurs, dit-elle ;  
Ne les accusons point, plaignons plutôt ces gens :  
Jupiter sur un seul modèle  
N'a pas formé tous les esprits ;  
Il est des naturels de coqs et de perdrix.  
S'il dépendait de moi, je passerais ma vie  
En plus honnête compagnie.  
Le maître de ces lieux en ordonne autrement ;  
Il nous prend avec des tonnelles,  
Nous loge avec des coqs, et nous coupe les ailes :  
C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement. »



Deux démons à leur gré partagent notre vie,  
Et de son patrimoine ont chassé la raison ;  
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie :  
Si vous me demandez leur état et leur nom,  
J'appelle l'un Amour et l'autre Ambition.  
Cette dernière étend le plus loin son empire ;  
Car même elle entre dans l'amour.  
Je le ferais bien voir ; mais mon but est de dire  
Comme un roi fit venir un berger à sa cour.  
Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.  
Ce roi vit un troupeau qui couvrait tous les champs,  
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,  
Grâce aux soins du berger, de très notables sommes.  
Le berger plut au roi par ces soins diligents.  
« Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens :  
Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes ;  
Je te fais juge souverain. »  
Voilà notre berger la balance à la main.  
Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite,  
Son troupeau, ses mâtins, le loup, et puis c'est tout  
Il avait du bon sens ; le reste vient ensuite.  
Bref, il en vint fort bien à bout.  
L'ermite son voisin accourut pour lui dire :  
« Veillé-je ? et n'est-ce point un songe que je vois ?  
Vous, favori ! vous, grand ! Défiez-vous des rois ;  
Leur faveur est glissante : on s'y trompe ; et le pire  
C'est qu'il en coûte cher : de pareilles erreurs  
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.  
Vous ne connaissez pas l'attrait qui vous engage :  
Je vous parle en ami ; craignez tout. » L'autre rit,  
Et notre ermite poursuivit :  
« Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage.  
Je crois voir cet aveugle à qui, dans un voyage,  
Un serpent engourdi de froid  
Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet ;  
Le sien s'était perdu, tombant de sa ceinture.  
Il rendait grâce au Ciel de l'heureuse aventure,  
Quand un passant cria : « Que tenez-vous, ô dieux !  
« Jetez cet animal traître et pernicieux,  
« Ce serpent ! – C'est un fouet. – C'est un serpent, vous dis-je.  
« À me tant tourmenter quel intérêt m'oblige ?

« Prétendez-vous garder ce trésor ? – Pourquoi non ?  
« Mon fouet était usé ; j'en retrouve un fort bon :  
« Vous n'en parlez que par envie. »  
L'aveugle enfin ne le crut pas ;  
Il en perdit bientôt la vie :  
L'animal dégoûdi piqua son homme au bras.  
Quant à vous, j'ose vous prédire  
Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.  
– Eh ! que me saurait-il arriver que la mort ?  
– Mille dégoûts viendront, » dit le prophète ermite.  
Il en vint en effet, l'ermite n'eut pas tort.  
Mainte peste de cour fit tant, par maint ressorts,  
Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,  
Furent suspects au prince. On cabale, on suscite  
Accusateurs, et gens grevés par ses arrêts :  
« De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais. »  
Le prince voulut voir ces richesses immenses.  
Il ne trouva partout que médiocrité,  
Louanges du désert et de la pauvreté :  
C'étaient là ses magnificences.  
« Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :  
Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures. »  
Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris  
Tous les machineurs d'impostures.  
Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,  
L'habit d'un gardeur de troupeaux,  
Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,  
Et, je pense, aussi sa musette.  
« Doux trésors, ce dit-il, chers gages, qui jamais  
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,  
Je vous reprends : sortons de ces riches palais  
Comme l'on sortirait d'un songe !  
Sire, pardonnez-moi cette exclamation.  
J'avais prévu ma chute en montant sur le faîte.  
Je m'y suis trop complu ; mais qui n'a dans la tête  
Un petit grain d'ambition ? »

Deux démons à leur gré partagent notre vie,  
 Et de son patrimoine ont chassé la raison ;  
 Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie :  
 Si vous me demandez leur état et leur nom,  
 J'appelle l'un Amour et l'autre Ambition.  
 Cette dernière étend le plus loin son empire ;  
 Car même elle entre dans l'amour.  
 Je le ferais bien voir ; mais mon but est de dire  
 Comme un roi fit venir un berger à sa cour.  
 Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.  
 Ce roi vit un troupeau qui couvrait tous les champs,  
 Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,  
 Grâce aux soins du berger, de très notables sommes.  
 Le berger plut au roi par ces soins diligents.  
 « Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens :  
 Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes ;  
 Je te fais juge souverain. »  
 Voilà notre berger la balance à la main.  
 Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite,  
 Son troupeau, ses mâtins, le loup, et puis c'est tout  
 Il avait du bon sens ; le reste vient ensuite.  
 Bref, il en vint fort bien à bout.  
 L'ermite son voisin accourut pour lui dire :  
 « Veillé-je ? et n'est-ce point un songe que je vois ?  
 Vous, favori ! vous, grand ! Défiez-vous des rois ;  
 Leur faveur est glissante : on s'y trompe ; et le pire  
 C'est qu'il en coûte cher : de pareilles erreurs  
 Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.  
 Vous ne connaissez pas l'attrait qui vous engage :  
 Je vous parle en ami ; craignez tout. » L'autre rit,  
 Et notre ermite poursuivit :  
 « Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage.  
 Je crois voir cet aveugle à qui, dans un voyage,  
 Un serpent engourdi de froid  
 Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet ;  
 Le sien s'était perdu, tombant de sa ceinture.  
 Il rendait grâce au Ciel de l'heureuse aventure,  
 Quand un passant cria : « Que tenez-vous, ô dieux !  
 « Jetez cet animal traître et pernicieux,  
 « Ce serpent ! – C'est un fouet. – C'est un serpent, vous dis-je.  
 « À me tant tourmenter quel intérêt m'oblige ?  
 « Prétendez-vous garder ce trésor ? – Pourquoi non ?  
 « Mon fouet était usé ; j'en retrouve un fort bon :  
 « Vous n'en parlez que par envie. »

L'aveugle enfin ne le crut pas ;  
 Il en perdit bientôt la vie :  
 L'animal dégoûré piqua son homme au bras.  
 Quant à vous, j'ose vous prédire  
 Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.  
 – Eh ! que me saurait-il arriver que la mort ?  
 – Mille dégoûts viendront, » dit le prophète ermite.  
 Il en vint en effet, l'ermite n'eut pas tort.  
 Mainte peste de cour fit tant, par maint ressorts,  
 Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,  
 Furent suspects au prince. On cabale, on suscite  
 Accusateurs, et gens grevés par ses arrêts :  
 « De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais. »  
 Le prince voulut voir ces richesses immenses.  
 Il ne trouva partout que médiocrité,  
 Louanges du désert et de la pauvreté :  
 C'étaient là ses magnificences.  
 « Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :  
 Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures. »  
 Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris  
 Tous les machineurs d'impostures.  
 Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,  
 L'habit d'un gardeur de troupeaux,  
 Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,  
 Et, je pense, aussi sa musette.  
 « Doux trésors, ce dit-il, chers gages, qui jamais  
 N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,  
 Je vous reprends : sortons de ces riches palais  
 Comme l'on sortirait d'un songe !  
 Sire, pardonnez-moi cette exclamation.  
 J'avais prévu ma chute en montant sur le faite.  
 Je m'y suis trop complu ; mais qui n'a dans la tête  
 Un petit grain d'ambition ? »

# Les poissons et le berger qui joue de la flûte

Jean de La Fontaine

Tircis, qui pour la seule Annette  
Faisait raisonner les accords  
D'une voix et d'une musette  
Capables de toucher les morts,  
Chantait un jour le long des bords  
D'une onde arrosant les prairies  
Dont Zéphire habitait les campagnes fleuries.  
Annette cependant à la ligne pêchait;  
Mais nul poisson ne s'approchait:  
La bergère perdait ses peines.  
Le berger, qui, par ses chansons,  
Eût attiré des inhumaines,  
Crut, et crut mal, attirer des poissons.  
Il leur chanta ceci : « Citoyens de cette onde,  
Laissez votre Naiade en sa grotte profonde ;  
Venez voir un objet mille fois plus charmant.  
Ne craignez point d'entrer aux prisons de la belle ;  
Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle.  
Vous serez traités doucement ;  
On n'en veut point à votre vie :  
Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal ;  
Et, quand à quelques-uns l'appât serait fatal,  
Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie. »  
Ce discours éloquent ne fit pas grand effet ;  
L'auditoire était sourd, aussi bien que muet :  
Tircis eut beau prêcher. Ses paroles miellées  
S'en étant aux vents envolées,  
Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris ;  
Voilà les poissons mis aux pieds de la bergère.

Ô vous, pasteurs d'humains et non pas de brebis,  
Rois, qui croyez gagner par raisons les esprits  
D'une multitude étrangère,  
Ce n'est jamais par là que l'on en vient à bout.  
Il y faut une autre manière :  
Servez-vous de vos rets ; la puissance fait tout.

Deux perroquets, l'un père et l'autre fils,  
Du rôl d'un roi faisaient leur ordinaire.  
Deux demi-dieux, l'un fils et l'autre père,  
De ces oiseaux faisaient leurs favoris.  
L'âge liait une amitié sincère  
Entre ces gens : les deux pères s'aimaient ;  
Les deux enfants, malgré leur cœur frivole,  
L'un avec l'autre aussi s'accoutumaient,  
Nourris ensemble, et compagnons d'école.  
C'était beaucoup d'honneur au jeune perroquet,  
Car l'enfant était prince, et son père monarque.  
Par le tempérament que lui donna la Parque,  
Il aimait les oiseaux. Un moineau fort coquet,  
Et le plus amoureux de toute la province,  
Faisait aussi sa part des délices du prince.  
Ces deux rivaux un jour ensemble se jouants,  
Comme il arrive aux jeunes gens,  
Le jeu devint une querelle.  
Le passereau, peu circonspect,  
S'attira de tels coups d'aile,  
On crut qu'il n'en pourrait guérir.  
Le prince indigné fit mourir  
Son perroquet. Le bruit en vint au père.  
L'infortuné vieillard crie et se désespère,  
Le tout en vain ; ses cris sont superflus ;  
L'oiseau parleur est déjà dans la barque :  
Pour dire mieux : l'oiseau ne parlant plus  
Fait qu'en fureur sur le fils du monarque  
Son père s'en va fondre, et lui crève les yeux.  
Il se sauve aussitôt, et choisit pour asile  
Le haut d'un pin. Là, dans le sein des dieux,  
Il goûte sa vengeance en lieu sûr et tranquille.

Le roi lui-même y court, et dit pour l'attirer :  
« Ami, reviens chez moi ; que nous sert de pleurer ?  
Haine, vengeance, et deuil, laissons tout à la porte.  
Je suis contraint de déclarer,  
Encor que ma douleur soit forte,  
Que le tort vient de nous ; mon fils fut l'agresseur :  
Mon fils ! non ; c'est le sort qui du coup est l'auteur.  
La Parque avait écrit de tout temps en son livre  
Que l'un de nos enfants devait cesser de vivre,  
L'autre de voir, par ce malheur.  
Consolons-nous tous deux, et reviens dans ta cage. »  
Le perroquet dit : « Sire roi,  
Crois-tu qu'après un tel outrage  
Je me doive fier à toi ?  
Tu m'allègues le Sort : prétends-tu, par ta foi,  
Me leurrer de l'appât d'un profane langage ?  
Mais, que la Providence, ou bien que le Destin  
Règle les affaires du monde,  
Il est écrit là-haut qu'au faite de ce pin,  
Ou dans quelque forêt profonde,  
J'achèverai mes jours loin du fatal objet  
Qui doit t'être un juste sujet  
De haine et de fureur. Je sais que la vengeance  
Est un morceau de roi ; car vous vivez en dieux.  
Tu veux oublier cette offense ;  
Je le crois : cependant il le faut, pour le mieux,  
Éviter ta main et tes yeux.  
Sire roi, mon ami, va-t'en, tu perds ta peine :  
Ne me parle point de retour :  
L'absence est aussi bien un remède à la haine  
Qu'un appareil contre l'amour. »

Mère lionne avait perdu son fan :  
Un chasseur l'avait pris. La pauvre infortunée  
Poussait un tel rugissement  
Que tout la forêt était importunée.  
La nuit ni son obscurité,  
Son silence et ses autres charmes,  
De la reine des bois n'arrêtaient les vacarmes :  
Nul animal n'était du sommeil visité.  
L'ourse enfin lui dit : « Ma commère,  
Un mot sans plus : tous les enfants  
Qui sont passés entre vos dents  
N'avaient-ils ni père ni mère ?  
– Ils en avaient. – S'il est ainsi,  
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,  
Si tant de mères se sont tues,  
Que ne vous taisez-vous aussi ?  
– Moi, me taire ! moi, malheureuse ?  
Ah ! j'ai perdu mon fils ! il me faudra traîner  
Une vieillese douloureuse !  
– Dites-moi, qui vous force à vous y condamner ?  
– Hélas ! c'est le destin, qui me hait. » Ces paroles  
Ont été de tout temps en la bouche de tous.

Misérables humains, ceci s'adresse à vous.  
Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.  
Quiconque en pareil cas, se croit haï des cieux,  
Qu'il considère Hécube, il rendra grâce aux dieux.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.  
Je n'en veux pour témoin qu'Hercule et ses travaux.  
Ce dieu n'a guère de rivaux ;  
J'en vois peu dans la fable, encor moins dans l'Histoire.  
En voici pourtant un, que de vieux talismans  
Firent chercher fortune au pays des romans.  
Il voyageait de compagnie.  
Son camarade et lui trouvèrent un poteau  
Ayant au haut cet écriteau :  
« Seigneur aventurier, s'il te prend quelque envie  
De voir ce que n'a vu nul chevalier errant,  
Tu n'as qu'à passer ce torrent ;  
Puis, prenant dans tes bras un éléphant de pierre  
Que tu verras couché par terre,  
Le porter d'une haleine, au sommet de ce mont  
Qui menace les cieus de son superbe front. »  
L'un des deux chevaliers saigna du nez. Si l'onde  
Est rapide autant que profonde,  
Dit-il, et supposé qu'on la puisse passer,  
Pourquoi de l'éléphant aller s'embarrasser ?  
Quelle ridicule entreprise !  
Le sage l'aura fait par tel art et de guise  
Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas :  
Mais jusqu'au haut du mont ! d'une haleine ! il n'est pas  
Au pouvoir d'un mortel ; à moins que la figure  
Ne soit d'un éléphant nain, pygmée, avorton,  
Propre à mettre au bout d'un bâton :  
Auquel cas, où l'honneur d'une telle aventure ?  
On nous veut attraper dedans cette écriture ;  
Ce sera quelque énigme à tromper un enfant :  
C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant. »

Le raisonneur parti, l'aventureux se lance,  
Les yeux clos, à travers cette eau.  
Ni profondeur ni violence  
Ne purent l'arrêter ; et, selon l'écriteau,  
Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.  
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,  
Rencontre une esplanade, et puis une cité.  
Un cri par l'éléphant est aussitôt jeté :  
Le peuple aussitôt sort en armes.  
Tout autre aventurier, au bruit de ces alarmes,  
Aurait fui : celui-ci, loin de tourner le dos,  
Veut vendre au moins sa vie, et mourir en héros.  
Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte  
Le proclamer monarque au lieu de son roi mort.  
Il ne se fit prier que de la bonne sorte,  
Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.  
Sixte en disait autant quand on le fit saint père :  
(Serait-ce bien une misère  
Que d'être pape ou d'être roi ?)  
On reconnut bientôt son peu de bonne foi.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.  
Le sage quelquefois fait bien d'exécuter  
Avant que de donner le temps à la sagesse  
D'envisager le fait, et sans la consulter.

# Les discours à Monsieur le duc de La Rochefoucauld

Jean de La Fontaine

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte  
L'homme agit, et qu'il se comporte,  
En mille occasions, comme les animaux :  
« Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts  
Que ses sujets, et la nature  
A mis dans chaque créature  
Quelque grain d'une masse où puisent les esprits ;  
J'entends les esprits corps, et pétris de matière. »  
Je vais prouver ce que je dis.  
À l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière  
Précipite ses traits dans l'humide séjour,  
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,  
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,  
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,  
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe  
Je foudroie, à discrétion,  
Un lapin qui n'y pensait guère.  
Je vois fuir aussitôt toute la nation  
Des lapins qui, sur la bruyère,  
L'œil éveillé, l'oreille au guet,  
S'égayaient, et de thym parfumaient leur banquet.  
Le bruit d'un coup fait que la bande  
S'en va chercher sa sûreté  
Dans la souterraine cité :  
Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande  
S'évanouit bientôt ; je revois les lapins,  
Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.  
Ne reconnaît-on pas en cela les humains ?  
Dispersés par quelque orage,  
À peine ils touchent le port  
Qu'ils vont hasarder encor  
Même vent, même naufrage ;  
Vrais lapins, on les revoit  
Sous les mains de la Fortune.

Joignons à cet exemple une chose commune.  
Quand les chiens étrangers passent par quelque endroit,  
Qui n'est pas de leur détroit,  
Je laisse à penser quelle fête !  
Les chiens du lieu, n'ayant en tête  
Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents,  
Vous accompagnent ces passants  
Jusqu'aux confins du territoire.  
Un intérêt de biens, de grandeur et de gloire,  
Aux gouverneurs d'État, à certains courtisans,  
À gens de tout métier, en fait tout autant faire.  
On nous voit tous, pour l'ordinaire,  
Piller le survenant, nous jeter sur sa peau,  
La coquette et l'auteur sont de ce caractère :  
Malheur à l'écrivain nouveau !  
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,  
C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.  
Cent exemples pourraient appuyer mon discours ;  
Mais les ouvrages les plus courts  
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guides  
Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser  
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser :  
Ainsi ce discours doit cesser.  
Vous qui m'avez donné ce qu'il a de solide,  
Et dont la modestie égale la grandeur,  
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur  
La louange la plus permise,  
La plus juste et la mieux acquise ;  
Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu  
Que votre nom reçût ici quelques hommages,  
Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,  
Comme un nom qui, des ans et des peuples connu,  
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde  
Qu'aucun climat de l'univers,  
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde  
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

# Le marchand, le gentilhomme, le pâtre et le fils du roi

Jean de La Fontaine

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,  
Presque nus échappés à la fureur des ondes,  
Un trafiquant, un noble, un pâtre, un fils de roi,  
Réduits au sort de Bélisaire,  
Demandaient aux passants de quoi  
Pouvoir soulager leur misère.  
De raconter quel sort les avait assemblés,  
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,  
C'est un récit de longue haleine.  
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine :  
Là le conseil se tint entre les pauvres gens.  
Le prince s'étendit sur le malheur des grands.  
Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée  
De leur aventure passée,  
Chacun fit de son mieux et s'appliquât au soin  
De pourvoir au commun besoin.  
« La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme ?  
Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome. »  
Un pâtre ainsi parler ! Ainsi parler ; croit-on  
Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées  
De l'esprit et de la raison ;  
Et que de tout berger, comme de tout mouton,  
Les connaissances soient bornées ?  
L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon  
Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.  
L'un (c'était le marchand) savait l'arithmétique :  
« À tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.  
– J'enseignerai la politique. »  
Reprit le fils de roi. Le noble poursuivit :  
« Moi, je sais le blason ; j'en veux tenir école. »  
Comme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit  
La sottise vanité de ce jargon frivole !  
Le pâtre dit : « Amis, vous parlez bien ; mais quoi ?  
Le mois a trente jours : jusqu'à cette échéance  
Jeûnerons-nous, par votre foi ?  
Vous me donnez une espérance  
Belle, mais éloignée ; et cependant j'ai faim.  
Qui pourvoira de nous au dîner de demain ?  
Ou plutôt sur quelle assurance  
Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui ?  
Avant tout autre, c'est celui  
Dont il s'agit. Votre science  
Est courte là-dessus : ma main y suppléera. »  
À ces mots, le pâtre s'en va  
Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente  
Pendant cette journée et pendant la suivante,  
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fit tant  
Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure  
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours ;  
Et grâce aux dons de la nature,  
La main est le plus sûr et le plus prompt secours.